

## Études littéraires



### Jean-Luc Mercié, *Anacréon le Jeune*, Cahiers d'inédits no 1, Publication du département des lettres françaises de l'Université D'Ottawa, Ottawa, 1971.

Père Louis Morice

Volume 4, numéro 3, décembre 1971

Alphonse Audet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500210ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500210ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morice, P. L. (1971). Compte rendu de [Jean-Luc Mercié, *Anacréon le Jeune*, Cahiers d'inédits no 1, Publication du département des lettres françaises de l'Université D'Ottawa, Ottawa, 1971.] *Études littéraires*, 4(3), 383–387.  
<https://doi.org/10.7202/500210ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é  
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Jean-Luc MERCIÉ, **Anacréon le Jeune**, Cahiers d'inédits n° 1, Publication du Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1971.

Ce premier *Cahier d'inédits*, dont le Département des lettres françaises de l'Université d'Ottawa entreprend la publication, paraît sous le « signe » d'un double Anacréon : Anacréon, l'*Ancien*, le poète de Théos, évoqué, dès la page de garde, en faune, par ces deux vers savoureux de Mallarmé mis en épigraphe :

Anacréon, tout nu, rit, et baise une  
[grappe,  
Sans songer que la vigne a des feuilles  
[l'été,

Anacréon, *le Jeune*, faune aussi, mais plus hugolien — ou balzacien — que mallarméen, qui n'a pour « instrument que sa voix » (p. 11) et qui par ses « contes drolatiques » en riant, fait éclater de rire tout l'Olympe. Son « Dieu que j'ai bien ri » compte parmi les quelques phrases qui reviennent sans cesse dans sa conversation, sautillante comme sa démarche ». (p. 9) « Colette le surnomme « Schéhérazade » et Jouhandeau a des larmes aux yeux à chaque fois qu'il évoque « toutes les bosses de rire qu'Anacréon (lui) a fait prendre ». (p. 11)

Drôle déjà est son nom, qu'on prendrait pour un pseudonyme. Pourtant il vient au monde (cette « comédie ») *affublé* comme d'un déguisement, de cet authentique patronyme. Où n'irait-on pas porté par un pareil nom, qui cache peut-être, sous le hasard, une mystérieuse réincarnation ? C'est ce que nous apprend, en vingt-cinq pages allègres, l'introduction, où nous est « présenté » le « personnage ». En faire recension serait

aussi futile que difficile. Il faut lire ces pages — et rire — en se laissant emporter par le mouvement qui arrache le jeune Anacréon à sa Normandie natale pour le jeter dans le grand « alambic » parisien, qui fera de lui, après combien de transmutations (vendeur, danseur, assureur, etc., mais toujours hâbleur et blagueur) Anacréon LE JEUNE, « un poète à l'état sauvage », « qui n'écrit pas, ne sait pas écrire » (p. 11), mais ami de tous les poètes. On ne nous dit pas, et c'est regrettable, par quel hasard ou quel destin (celui du nom ?) il rencontra Colette et Paul Valéry. Avec eux, il trouve, en même temps que son vrai terrain, ses racines. Sur leurs conseils, « il plante un arbre », rue de Seine, comme le lui dira Valéry, « un arbre qui porte des livres », à l'enseigne, d'une suggestive ambiguïté (comme la poésie !) : « À l'Originale ». Boutique de libraire-éditeur, bientôt célèbre dans tout Paris, où l'on cause, mange, blague, entre *Originiaux* (ils le sont tous, chacun à sa manière, ces poètes !), mais où, aussi, on se recueille, presque religieusement, sur le LIVRE, depuis sa naissance sur la page blanche *originelle* et « originale » (c'est pourquoi, Anacréon se fera grand chasseur de manuscrits), jusqu'à son Apparition finale, quand le « corps glorieux et incorruptible » du poème trouve enfin dans le volume, non un écrin qui l'enfermerait comme un bijou, mais un autre « corps de gloire » où s'approfondit sa transparence. C'est alors que le Livre peut devenir, non un « objet-livre » (p. 29), mais « un Objet-d'art » quand « matériellement parfait, il est doux à lire, délicieux à considérer » ; quand, ainsi, dans un échange réciproque, il permet « le passage de la lecture à la contemplation et

de la contemplation à la lecture <sup>1</sup> ». Ces lignes de Valéry suggèrent mieux que celles empruntées à Jérôme Peignot (p. 29) ce que devrait être le véritable bibliophile : non quelqu'un qui, quand il possède le manuscrit (ou l'édition *princeps*) de l'un de ses auteurs préférés, en est aussi *possédé*, « vit et tremble avec lui, écrit en lui, vit en lui » (p. 29) (celui-là n'est encore qu'un « idolâtre »), mais quelqu'un qui vit avec un *texte*, lui-même ressuscité par les « deux vertus du Livre », dont parle si bien Valéry.

C'est selon la première manière qu'Anacréon nous semble surtout avoir été bibliophile. La seule *présence* d'un *beau* texte sur un *beau* livre, ne suffisait pas à son appétit : il lui fallait encore, selon sa propre expression, le « truffer » de manuscrits (p. 30). Et que lui importait même le texte ? N'avoue-t-il pas ne rien souvent comprendre à la poésie de son grand ami Valéry ?

Mais, compris ou non, ouvert d'ailleurs seulement sur une page blanche, — la page de garde — s'offrant amoureusement aux « Dédicaces », reste le LIVRE. C'est là surtout qu'Anacréon, laissant cette fois « l'initiative aux mots », subit sa dernière et plus authentique métamorphose, celle qui lui vaut aujourd'hui de figurer, en tête de liste, dans une collection d'inédits consacrée à des écrivains. Là, en effet, il « apparaît » *plus que lui-même* (ou *en lui-même*) comme un miroir où se reflètent, mêlant au sien leurs visages, peintres, romanciers, poètes, tous les grands artistes contemporains.

Aucun des documents retenus ne présente en soi un intérêt considérable.

Leur somme en revanche importe. C'est elle qui, à défaut d'unité véritable, donne force de témoignage à la disparate des éléments qui n'ont en commun que d'être adressés à la même personne. Par là, des lignes de force apparaissent sur cette mosaïque d'envois où est inscrite la vie d'un libraire, et où par réfraction, on devine celle des auteurs qui fréquentèrent chez lui (p. 32)

Ainsi s'explique cette publication. Car si pittoresque que soit le personnage, il faut bien avouer qu'il n'intéresse les lettres et les arts que dans la mesure où il s'efface pour laisser parler les livres ou sur leurs livres les écrivains.

Leur vie quotidienne est celle de tout le monde et seul l'éclair d'une dédicace permet à intervalles irréguliers, d'apercevoir leur vie intérieure. (p. 34)

N'est-ce pas trop dire ? Si précieux que soient ces *autographes*, l'œuvre, ou ce qu'on appelle aujourd'hui l'Écriture, même — et surtout — à travers l'« Imaginaire », est autrement révélatrice. C'est là que l'auteur, plus mystérieusement, met son authentique *Signature*. Ce propos excessif ne tend d'ailleurs qu'à justifier cette « masse » d'« originaux » qui constituent l'essentiel de ce premier *Cahier d'Inédits*. Loin de nous d'en minimiser l'intérêt ou la curiosité. Mais il est permis de regretter, dans une publication qui se veut « universitaire », le manque total d'« apparat » critique. Toute synthèse, « sans doute, était impossible » (p. 32). Des quarante-sept noms qui figurent à la table des matières, on ne fera jamais une constellation, même si tous ces écrivains et artistes s'étaient trouvés un jour ensemble réunis dans la boutique — ou l'orbite — d'Anacréon. Mais puisque l'auteur invite son lecteur à un véritable

<sup>1</sup> Œuvres, édition de la Pléiade, t. II, p. 1248 : *les Deux Vertus du Livre*.

« décryptage » de ces « Dédicaces », pourquoi ne pas lui avoir facilité cette lecture, en faisant de son ouvrage autre chose qu'un simple « Album » pour bibliophiles, un véritable instrument de travail ?

Il le deviendrait à trois conditions :

- 1) qu'il comportât un Index des noms propres ;
- 2) des notes explicatives ;
- 3) une lecture plus précise, sinon complète, des « Dédicaces ».

1) Un Index, par sa seule rigueur mathématique, serait instructif — un indice. On verrait que les noms qui reviennent le plus souvent dans l'introduction sont ceux de Colette et de Valéry. Deux « présences » — qui, au lieu d'être éparpillées, diffusées, eussent demandé un spécial éclairage — autre, en tout cas, en ce qui concerne Valéry, que d'amusantes anecdotes ou les bavardages de Léautaud. Et dire, comme fait l'auteur, qu'Anacréon n'a pu « apercevoir le « narcissisme » de Valéry, n'est-ce pas se méprendre sur ce « narcissisme » ? qui ne fut pas un repliement morbide et égotiste sur son « moi », mais une « manière de vivre » — et de ne pas vivre — avec *SOI*, dans une véritable « Mystique de l'Ennui » (*Cahiers*, t. xiii, p. 417). Narcissisme de l'Ange qui se voit homme — et qui pleure. Et comment Anacréon aurait-il pu s'en apercevoir ? Ce « narcissisme » n'eût et ne pouvait avoir pour « témoin » — quand ainsi il se dédoublait — que Valéry ; et il ne se reflète que dans le « Miroir » de l'œuvre. Valéry dans le « monde » — qu'il aimait d'ailleurs autant que le « *Mur* » (p.13) — était l'homme le plus sociable et le plus aimable du monde. On ne s'étonne pas, quand on connaît ses deux visages, de

le voir aimer cette « force de la nature » qu'était Anacréon, *homme-Protée*. Aussi habile dans l'art (acquis on ne sait où ?) de *construire un livre* que l'était Tridon le Sidonien dans l'art (appris de la mer) de *construire des navires*, il nous fait songer par « son étrange multiplicité <sup>2</sup> » à ce Phénicien dont le Dialogue d'*Eupalinos ou l'Architecte* chante les « vertus ». On pourrait donc se demander si, en peignant ce personnage, Valéry ne se souvenait pas d'Anacréon.

C'est l'homme, plus que le poète, dont, moins encore que les secrets de sa poésie, il ne pouvait pénétrer la vie « secrète », qu'aura vu et aimé en Valéry Anacréon. « Quant à mon « copain » Valéry, écrit-il à Jean Cocteau, le 10 juillet 1956, si dans mon cœur d'ami je lui réserve un souvenir ineffable, j'ai mes raisons ». (p. 63) On comprend que l'auteur, sans vouloir scruter plus avant, ait respecté ces « raisons » (le cœur a ses raisons...). Mais quand il nous cite, page 61, la terrible lettre de Cocteau à son « cher Anacréon », coupable aux yeux de cet « enfant terrible » de la poésie, d'un véritable crime contre la poésie, pour lui avoir parlé de son « joli recueil de Poèmes », et qu'on y lit ces lignes (auxquelles répondait justement Anacréon) :

Et dites-vous bien que la poésie n'est pas le « Jeu suprême » auquel s'exerceait votre copain Valéry. C'est le pire des drames, des crimes passionnels, des attentats contre la pudeur, etc.

l'auteur n'aurait-il pas dû nous signaler que c'était là entre les deux poètes un non *moins terrible* malentendu. Car, bien avant que ne fût écrite, *ab irato*, cette lettre, Valéry y avait répondu dans ses

<sup>2</sup> Valéry, *Eupalinos ou l'Architecte*, t. II, édition de la Pléiade, p. 135.

*Cahiers* (t. iv, p. 924) quand il dit du poète : « Tout est jouet hors le jeu. Ce jeu, pour lui tragique, question de vie ou de mort ».

2) Quant aux « notes », il y en a bien, çà et là, mais si discrètes et si rares : treize exactement quand il en faudrait au moins une centaine pour éclaircir tous les faits ou allusions qui restent dans l'ombre. (Ce que nous venons de dire sur cette amitié Anacréon-Valéry en montrait déjà l'opportunité.) La « présentation » même d'Anacréon, si vivante qu'elle soit, gagnerait — et s'éclairerait elle aussi — à être précédée ou suivie d'une *chronologie* précise. Et pour en revenir encore à Valéry — par la force même d'Anacréon — une note explicative s'imposerait au sujet de l'intervention du poète en faveur de Brasillach, à laquelle il est fait deux fois allusion : page 14, dans une *note* qui corrige justement une erreur de Léautaud, et page 23, par ce Léautaud lui-même dans son *Journal*. Que Valéry soit intervenu en faveur de Brasillach, c'est possible, bien qu'il n'en parle pas dans ses *Cahiers*, où, il est vrai, il ne dit pas tout. Par contre, il y a une note, en date du 13 janvier 1945 :

J'ai écrit hier à de Gaulle pour demander la grâce de Béraud. Je le pensais fusillé ce matin. Quelqu'un me téléphone qu'il est gracié. Est-ce ma lettre ? Peu importe. Bref, cet homme est sauvé. Si c'est par moi, c'est par un autre homme qui a horreur de ce genre d'écrivains.  
Le 18. Lettre de remerciement de Leroy, avocat de B.  
(*Cahiers* 29, p. 420)

Lignes révélatrices, à la fois, de la distinction, fondamentale chez Valéry, de l'homme et de l'écrivain, et de la primauté toujours reconvenue par lui de l'homme sur

l'écrivain. Elles rejoignent donc celles de Léautaud qui, cherchant à s'expliquer cette « admiration affectueuse qu'Anacréon porte à Valéry », écrit dans son *Journal* :

Il dit aussi qu'on n'a jamais signalé à Valéry un ennui grave, une difficulté survenue dans laquelle un écrivain ou un homme intéressant se trouvait, sans qu'il fasse pour eux ce qui était dans ses moyens. Ainsi pour Brasillach.  
(O.C., p. 23)

À ce nom, il faudrait donc — sinon substituer — ajouter celui du romancier et journaliste Henri Béraud.

3) Venons-en maintenant aux « documents » ; envois de toutes sortes : dédicaces, photographies, dessins, magnifiquement reproduits, et qui sont ce « miroir » dont nous parlions plus haut, où se reflète la double personnalité d'Anacréon et de ses amis artistes. Tout en laissant au lecteur le soin de s'y regarder lui-même pour y découvrir par sympathie cette double image, ne fallait-il pas tenter de dégager « ces lignes de forces, dont nous parle l'auteur, qui apparaissent sur cette mosaïque d'envois » (p. 32). Il s'y essaie bien, à la fin de son introduction, prolongeant ainsi par réflexion la « présence » innombrable d'Anacréon, « confident de Valéry et de Colette » (p. 28). À ce titre, ne devrait-il pas être associé plus intimement (comme nous l'avons déjà dit) à ces deux écrivains ? Il faut bien, hélas ! constater qu'ils ne méritent, ni l'un ni l'autre, plus d'attention qu'un Farrère (le bien mort, bien que l'Académie française, en 1945, l'eût préféré à Claudel) ou qu'un Léautaud. Les *Dédicaces* de Colette, les plus suggestives peut-être, se voient « réduites » assez superficiellement à un « rite qui favorise la confiance » (p. 33).

Valéry n'a pas un meilleur sort. « Plus précieuses sans doute, nous dit-on, les Dédicaces de Valéry, car plus *techniques* » (p. 33). Et l'auteur en cite deux (sur dix-sept) qui peuvent en effet lui donner raison bien qu'il insinue que Valéry — selon le préjugé persistant — n'est qu'une technique. Mais les autres, si profondes, où se réfléchissent toutes les subtiles et mobiles nuances du visage de Valéry ! Par exemple (mais il faudrait toutes les citer) :

Fragments sur Mallarmé (1924)

Ex-libris R.A. amici. Un homme qui renonce au monde se met dans la condition de le comprendre.

P. Valéry <sup>3</sup>.

Regards sur le monde actuel (1931)

Ex-libris amici R.A.

Je n'aime pas les prophètes, j'ai la prétention de ne pas l'être, mais il se trouve que les événements ont bien voulu s'accorder assez exactement avec ce que j'ai écrit dans ce livre. Tant pis !

P. Valéry <sup>4</sup>.

Et cette dernière, qui, à travers l'image de l'arbre, en faisant se rencontrer sous les mêmes ombrages (comme le Tityre et le Lucrèce du *Dialogue*) le « poète à l'état sauvage », que fut ce libraire, et le poète de « civilisation » que fut Valéry — mais dont tout l'art

(on l'oublie trop souvent) n'est qu'un effort pour revenir à l'état sauvage (« Ô spontané pour toi je me fais artificiel ») — symbolise si bien leur singulière et complémentaire amitié :

Dialogue de l'Arbre (1943)

Mon ami Anacréon a planté un arbre rue de Seine. Cet arbre porte des livres. Il est parfois l'arbre du Bien, souvent l'arbre du Mal.

P. Valéry.

Et au-delà de ce « jardin de livres » qu'était cette librairie d'Anacréon, qui lui était chère, Valéry est tout entier dans cette spirituelle dédicace. On y retrouve son « mythe personnel », l'Arbre : les arbres, qu'il a tant aimés et chantés, et cet Arbre édénique du Bien et du Mal, dont le fruit défendu a laissé en lui cet amer « goût de transcendance », principe de son esthétique et leitmotiv de tous ses grands poèmes : « En somme, je puis te dire, écrivait-il à André Gide en 1891, que tout art est la mise en forme de cette fameuse parole (entendue sous l'Arbre) « Et eritis sicut dii ».

Père Louis MORICE

Université Laval

□ □ □

John HARE, *Contes et Nouvelles du Canada français, 1778-1859*, tome I, Ottawa, éd. de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du Centre de Recherche en Civilisation canadienne-française », n° 4, 1971, 193 p.

Depuis quelques années, le professeur John Hare de l'Université d'Ottawa poursuit de patientes recherches sur les premières manifestations de la vie intellectuelle du peuple québécois. Après

<sup>3</sup> L'auteur aurait dû nous signaler que le *texte* de cette dédicace est tiré du *texte* même de Valéry sur Mallarmé. Cf. Valéry, t. I, p. 621, édition de la Pléiade. Anacréon s'en est-il douté ? Ou aura-t-il pris pour lui avec un sourire, cette réflexion ? Amicale et humoristique ambiguïté, qui était peut-être dans l'intention de Valéry...

<sup>4</sup> Sans se dire prophète (ce qu'il fut pourtant bien souvent), Valéry ne pouvait pas ne pas remarquer — surtout quand il eut, comme en 1940, à déplorer les malheurs prévus — la clairvoyance de son regard.